

Pierre RAHBI, *La Part du colibri : l'espèce humaine face à son avenir*, 2006

Nous sommes de plus en plus nombreux à penser que notre modèle d'existence moderne est erroné et ne peut être aménagé. Mais comment et par qui le remplacer ? Y-a-t il une alternative ? La vie offre tant de possibilités, de combinaisons possibles ! Encore faut-il se libérer des vieux schémas et des références périmées qui nous rendent impuissants à penser le monde autrement. La première chose dont il faut prendre conscience, c'est que les critères liés à la nature sont indispensables. C'est la nature avant tout qui doit nous inspirer car elle est la seule garante véritable de notre pérennité. Sans elle, aucun projet n'est assuré d'un lendemain. Nous pouvons vérifier quotidiennement la fragilité, la vulnérabilité et les nuisances sociales, écologiques et économiques générées par l'ordre que nous avons établi non seulement en l'ignorant, mais plus encore en agissant contre elle. Nous pouvons également constater que la souffrance humaine ne cesse de croître. Souffrance multiforme : celle qui concerne le manque qui va jusqu'à des pénuries et des famines, celle qui concerne l'être avec un mal être que l'abondance non seulement ne parvient pas à guérir mais qu'elle exacerbe (1) souvent. Car à tout il manque le sens et ce bien suprême que représente le bonheur d'être en vie.

L'idéologie technico-scientifico-marchande a donné à l'argent une prépondérance et un pouvoir absolu sur le monde. L'argent est pourtant une belle invention qui a rationalisé le troc ; il a une valeur incontestable lorsqu'il représente le travail et la créativité humaine ou des biens vitaux. Aujourd'hui, on ne lui demande pas seulement de satisfaire nos besoins légitimes mais non désirs les plus fous. L'économie est également une invention noble quand elle a pour mission de réguler les liens et les nécessités entre les êtres humains, et d'instaurer un ordre équitable à la satisfaction de chacun. Observée d'une façon plus objective, ce que nous appelons économie repose sur l'avidité et l'insatiabilité humaines avec un « toujours plus » stimulé par la publicité. Celle-ci a pour rôle d'exacerber l'insatisfaction, d'entretenir un sentiment de manque, de frustration permanente et donc d'amplifier le désir de consommation bien au delà des nécessités. Les vrais besoins ont une limite naturelle : nourriture, vêtements, abri, soins... Le superflu, lui, n'a aucune limite. Il est la cause principale de l'hyperconsommation qui ruine notre planète et empêche que les besoins élémentaires de l'humanité soient équitablement satisfaits.

1. Exacerber : porter à son maximum

QUESTIONS :

1. Expliquez la phrase suivante : « Les vrais besoins ont une limite naturelle : nourriture, vêtements, abri, soins... Le superflu, lui, n'a aucune limite ».
2. « Aujourd'hui on ne lui (à l'argent) demande pas seulement de satisfaire nos besoins légitimes mais nos désirs les plus fous ».

Quelles réflexions vous suggère cette affirmation ? Vous développerez une argumentation étayée par des exemples précis en ne dépassant pas une page ½.

Critères d'évaluation :

- le candidat tient compte de la question posée et y répond
- le texte est bien compris
- la réflexion est organisée rédigée dans une langue correcte, appropriée à l'exercice attendu
- la copie est bien présentée et l'écriture lisible.

DAEU A & B

Français test de niveau n° 1 Juin 2019
Propositions de réponses aux questions du test

Texte support : Pierre RAHBI, *La Part du colibri : l'espèce humaine face à son avenir*, 2006

1. Pierre RAHBI dans cette phrase fait une opposition entre les «besoins (qui) ont une limite naturelle: nourriture, vêtements, abri, soins» donc les besoins primaires qui assurent la survie et « le superflu (qui),lui, n'a aucune limite» et recouvre les besoins secondaires. Les besoins primaires sont limités parce que l'homme ne peut pas manger au delà de ses capacités, ne peut pas vivre en plusieurs abris en même temps ou porter une foule de vêtements en même temps. En revanche, les besoins secondaires – le superflu- correspondent non pas à une nécessité vitale mais à un principe de plaisir, de satisfaction personnelle: acheter, consommer, multiplier les achats pour se plaire, pour plaire, pour s'affirmer. La société de consommation dans laquelle nous vivons favorise ce désir de multiplier les plaisirs qui n'est donc jamais rassasié.
2. Le modèle capitaliste qui est le nôtre est fondé sur la circulation d'argent (auquel) « on ne demande pas seulement de satisfaire nos besoins légitimes mais nos désirs les plus fous ». En effet la circulation d'argent permet de s'assurer un confort, de réaliser ses rêves mais elle présente également des limites dangereuses pour l'équilibre mondial.

Il est vrai que la circulation d'argent permet la circulation de la marchandise et satisfait ainsi le producteur, le vendeur et le consommateur. Cet échange d'argent s'est accompagné de progrès scientifiques, technologiques qui ont bénéficié à l'homme : les « besoins légitimes» de santé, de confort matériel, de nourriture, d'éducation ont pu être satisfaits globalement dans les sociétés capitalistes.

De plus l'argent a permis aux sociétés de s'émanciper de leur quotidien, de réaliser leurs rêves « les plus fous» de voyages, de découvertes, d'exploits. Nous connaissons tous le succès des vols low cost qui emmènent une grande partie des voyageurs dans les pays les plus éloignés au point qu'il n'existe plus au monde aucun endroit inaccessible. Des croisières sont organisées pour découvrir les aurores boréales ...

Cependant ce modèle de circulation incessante de l'argent associée à la consommation, voire à la surconsommation connaît des limites dans sa pratique. En effet nous observons une prise de conscience collective qui préconise de passer d'une économie linéaire (j'achète, je consomme, je jette, je rachète) à une économie circulaire (j'achète, j'utilise, je répare, j'échange, je donne, je convertis et je réutilise) et qui permet une consommation raisonnée, limitée, réfléchie. Est-il utile voire indispensable d'acheter autant ? De dépenser autant ? L'argent doit il autant circuler ? Enfin les préoccupations de l'environnement portant sur l'exploitation des matières premières, sur la problématique de l'eau rappellent aux économies « riches » qu'une partie de la planète souffre de famine, se voit contrainte à des migrations climatiques : trop d'exploitations de sols, trop de gaspillages d'eau condamnent de nombreuses populations d'Afrique ou d'Amérique latine à des difficultés qui semblent pour l'heure insolubles.

Ainsi nous avons tenté de montrer que l'argent et sa circulation présentaient des facteurs de progrès mis à disposition d'une humanité privilégiée mais que la consommation non raisonnée, infinie, reposant sur la satisfaction de plaisirs jamais rassasiés présentaient également des dangers qui engagent l'avenir de l'ensemble de la planète.

Test d'admission - Français

Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extraordinaire : cinq colonnes à la une (1), grosses manchettes (2). Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils dérailent, et plus il y a de voyageurs morts, plus les trains existent ; les avions n'accèdent à l'existence que lorsqu'ils sont détournés ; les voitures ont pour unique destin de percuter les platanes : cinquante deux week-ends par an, cinquante deux bilans : tant de morts et tant mieux pour l'information si les chiffres ne cessent d'augmenter ! Il faut qu'il y ait derrière l'événement un scandale, une fissure, un danger, comme si la vie ne devait se révéler qu'à travers le spectaculaire, comme si le parlant, le significatif était toujours anormal : cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques....

Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible : le scandale, ce n'est pas le grisou (3), c'est le travail dans les mines. Les « malaises sociaux » ne sont pas « préoccupants » en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante cinq jours par an.

Les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les tours qui s'écroulent, les incendies de forêts, les tunnels qui s'effondrent, Publicis (4) qui brûle et Aranda qui parle (5) ! Horrible ! Terrible ! Monstrueux ! Scandaleux ! Mais où est le scandale ? Le journal nous a-t-il dit autre chose que : soyez rassurés, vous voyez bien que la vie existe, avec ses hauts et ses bas, vous voyez bien qu'il se passe des choses.

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Georges PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Seuil, coll. « La Librairie du XXe siècle, 1989, p.9-10.

1. Cinq colonnes à la une : titre d'un magazine télévisé d'information diffusé entre 1959 et 1968
2. Manchettes : titres très larges en gros caractères, à la une des journaux
3. Grisou : gaz qui se dégage dans certaines mines provoquant des explosions
4. Publicis : grand groupe de communication français, dont l'immeuble a été ravagé par le feu en septembre 1972
5. Gabriel Aranda : conseiller ministériel à l'origine d'un scandale politique qui éclata en 1972
- 6.

1. EXPLICATION : « Les journaux parlent de tout, sauf du journalier »

Vous expliquerez cette phrase en un court paragraphe.

2. ARGUMENTATION : Attendez-vous des médias qu'ils vous donnent du spectaculaire ou qu'ils vous parlent de l'ordinaire ?

Vous répondrez à la question posée en vous appuyant sur des exemples précis.

Critères d'évaluation Votre test sera évalué selon les critères suivants :

- Le candidat tient compte de la question et y répond.
- Le texte est bien compris.
- La réflexion est riche. Elle utilise à la fois le texte et les connaissances personnelles du candidat.
- Le propos est organisé.

DAEU A & B Test d'admission

Propositions de réponses aux questions posées

Texte support : Georges PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Seuil, Coll. « La Librairie du XX^e siècle »
1989, pp.9-10.

1. Georges PEREC, dans le texte regrette que « les journaux parlent de tout, sauf du journalier ». Il met en évidence le goût des médias pour le spectaculaire, l'extraordinaire, le catastrophique et très souvent le lointain qui ne concerne que très peu le lecteur éloigné des faits racontés, des accidents restitués, des catastrophes commentées et montrées. Il revendique au contraire une information de l'ordinaire, du quotidien, de la proximité de celui qui lit la presse et qui se sent concerné, intéressé. La presse doit informer son lecteur de proximité de la vie quotidienne, immédiate, de ses problèmes, de ses difficultés et non pas de l'exotique, du lointain.
2. La multiplication des médias (le texte de Georges PEREC date de 1989) a changé le mode d'information du lecteur : la presse écrite s'est vue doublée par la télévision depuis bien longtemps et aujourd'hui par le support numérique et sa spécificité : l'éloignement en lieu et en temps n'existe plus. L'information est instantanée, se fait en direct, sans filtre et peut relier tout lecteur en n'importe quel point du monde. Cette possibilité donne aux médias de nouveaux enjeux : donner du spectaculaire ou informer sur l'ordinaire.

Les médias en donnant du spectaculaire : des catastrophes, des accidents, des scènes de guerre ou des exploits en tout genre (sportifs, scientifiques comme l'exploration de l'espace en direct) satisfont la curiosité du lecteur, son goût pour la nouveauté, l'inédit, l'extraordinaire. Ils lui rappellent une réalité du monde mais un monde souvent éloigné des préoccupations quotidiennes de son lecteur : de ce fait, sitôt une information donnée, sitôt une autre information « tombe » ne cessant d'alimenter cette curiosité insatiable.

Puis ce goût du spectaculaire s'explique par le goût que les médias prêtent par habitude à leurs lecteurs pour les faire s'étonner, les faire rêver dans le cas de certains exploits ou les faire réagir. Ainsi la conquête spatiale fait rêver : nombreux ont été les spectateurs qui ont assisté à la sortie dans l'espace de Thomas Pesquet ! Nombreux également sont les spectateurs ou les lecteurs qui suivent les tragédies de la Méditerranée : que faire ?

Il est important que les médias nous informent des événements lointains, des catastrophes aussi bien que des réalisations heureuses. Mais il importe également qu'il y ait une information qui touche la proximité, le quotidien, « l'infra-ordinaire » qui constitue la vie, les préoccupations journalières dans un monde complexe.

Ainsi la presse quotidienne régionale comme les D.N.A ou LE REPUBLICAIN LORRAIN informent ils le lecteur sur la vie de la région, des villages, d'une grande partie des événements, attractions, des innovations qui « parlent » à leurs lecteurs parce qu'ils sont concernés. Ces informations peuvent adoucir leur quotidien et maintenir un lien entre les lecteurs et leur région. Maintenir un lien nous paraît essentiel.

Enfin « parler de l'ordinaire » donne de la valeur au quotidien : l'héroïsme, l'extraordinaire, l'excellent, le spectaculaire sont une représentation idéalisée de l'homme et ne concernent pas la majorité. Le spectaculaire associé à l'horreur, à la catastrophe, à la guerre, à l'exil, à la perte peuvent éloigner les lecteurs par lassitude, par répétition, par cette alimentation sans fin. Il nous paraît ainsi indispensable que les médias ne doivent pas perdre de vue la proximité, le quotidien afin d'informer, de lever des interrogations qui facilitent ou entravent la vie quotidienne.

Nous avons tenté de répondre à la question posée : oui les médias peuvent communiquer sur l'extraordinaire, sur le spectaculaire pour informer, faire rêver, élever le quotidien. Toutefois ils ne doivent pas se limiter à cela : nous attendons aussi une information de proximité, immédiate qui valorise le quotidien de chacun et lui permet de créer des liens.